# La protégée de l'apothicaire

**Catalogage avant publication de**
**Bibliothèque et Archives nationales du Québec**
**et Bibliothèque et Archives Canada**

Tétreault, Stéphanie, 1979-
La protégée de l'apothicaire
Édition originale : Chicoutimi, Québec : Les éditions JCL, 2015.
ISBN 978-2-89783-049-6
I. Titre.
PS8639.E892P76 2017 C843'.6 C2017-941174-8
PS9639.E892P76 2017

© 2015 Les éditions JCL
© 2017 Les Éditeurs réunis

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

*Édition*
LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

*Distribution au Canada*
PROLOGUE
prologue.ca

*Distribution en Europe*
DILISCO
dilisco-diffusion-distribution.fr

*Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.*

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal : 2017
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale de France

Stéphanie Tétreault

# La protégée de l'apothicaire

*À mon père Pierre-Richard et à ma mère Henriette,*
*mes tout premiers maîtres dans l'apprentissage de la vie*

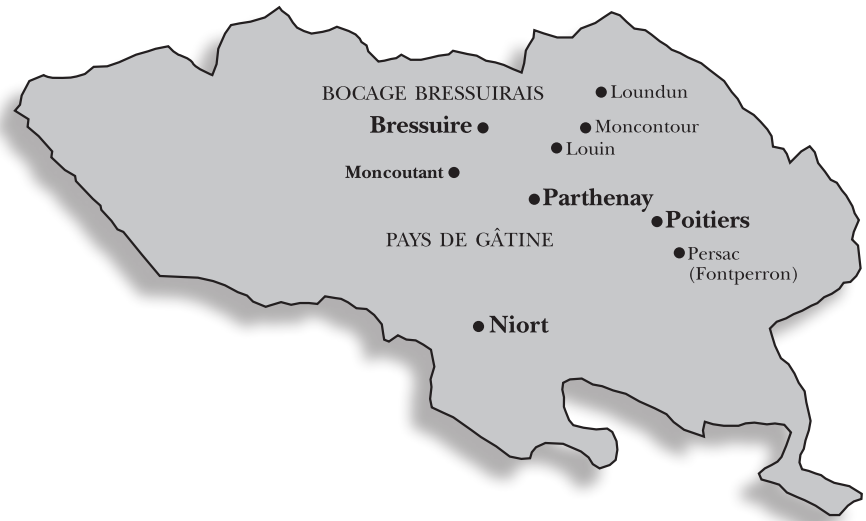
*À Michael*
*Honey you are a rock*
*Upon which I stand*

*Si elle ne guérissait, on l'injuriait, on l'appelait sorcière.*
Jean Michelet, *La sorcière*

La France sous Louis XIV (fin du XVII^e siècle)

Carte de la France

1684-1687




La province du Poitou sous l'Ancien Régime
(avant 1789)

# Préambule

Bien que ce récit se déroule dans des lieux réels, les personnages mis en scène sont fictifs. Seul le contexte politico-historique est basé sur des faits réels. Aussi, l'auteure s'est autorisé quelques licences pour faire coïncider certains faits historiques avec son récit.

Première partie

# Le presbytère
1684

## CHAPITRE I
# L'autorité

*Moncoutant[1], février 1684*

Depuis que prime avait sonné, la place du Marché s'était remplie peu à peu. D'abord animée par les commerçants criant à tue-tête pour proposer leur meilleure marchandise, elle avait bientôt débordé de clients qui y venaient, panier au bras, à la recherche de légumes frais et croquants ou de pièces de viande appétissantes ; de jeunes femmes achetaient des tissus doux pour leur marmaille, alors que des enfants vendaient des gerbes de fleurs sauvages pour avoir quelques sous en poche.

C'était jeudi. Chaque fois, c'était le même achalandage, le même capharnaüm et, pourtant, Mérance désirait se retrouver au milieu de ce mélange de couleurs, de textures et d'odeurs surprenantes. Elle aimait l'arôme alléchant des pains chauds sortant du four, les relents des poissons frits et des grillades, et même les senteurs âcres de sueur qui s'exhalaient de la foule compacte où l'on s'insultait pour une place volée dans une file d'attente ou un coup de coude occasionné par l'espace restreint.

Il avait souvent été question d'agrandir la place, mais on remettait sans cesse à plus tard l'aménagement d'un marché plus spacieux. Mérance était d'avis qu'il était préférable de le conserver ainsi ; une fois agrandi, il perdrait tout son charme et les habitants de Moncoutant n'éprouveraient plus le plaisir de se faufiler à travers les files égayées par le marchandage animé et le sourire des commerçants, toujours plus fiers que leurs voisins.

Chaque semaine, le jour du marché, on pouvait retrouver les mêmes marchands : le souffleur de verre

qui se vantait de garnir ses étalages de verreries de toutes formes destinées à tous les usages ; le potier qui fabriquait ou offrait des merveilles de poterie, dont la faïence venue d'Italie ; le tisserand qui se faisait une fierté de filer les meilleures étoffes de laine, renommées partout dans le royaume ; et ainsi de suite. On savait reconnaître la présence d'animaux d'élevage ou de trait par les odeurs de bétail qui émanaient des enclos de baudets, de mules, de chevaux, de moutons et de bœufs gâtineaux, une race sans taches qui faisait la fierté de la région. Du côté de la basse-cour, les pintades, poules, faisans, cailles et pigeons essayaient en vain de surpasser de leurs cris les glouglous des dindons, cette nouvelle espèce importée du Nouveau-Monde qui fournissait une chair comestible abondante. Bref, les marchands s'évertuaient à en faire voir de toutes les couleurs aux clients, qui ne savaient trop s'ils exagéraient la qualité de leurs produits ou s'ils en inventaient la provenance.

— De la soie, de la laine, du coton de l'Asie turque ! Tous doux, les tissus !

— À qui les juteuses fraises d'Espagne ?

Une chose était sûre, tous étaient contents de la marchandise qu'on vendait là et on attendait le jeudi avec impatience pour mettre la main sur le meilleur filet de perche, sur des parfums exquis, sur des chaudrons et des couteaux de grande qualité, ou encore sur des thés, des cafés et des cacaos provenant de pays qui semblaient ne pas avoir de nom.

Son panier bien rempli à son bras, Mérance s'apprêtait à retourner sur ses pas vers le presbytère. Son père, le pasteur Samuel, l'y attendait impatiemment pour la graisse qu'elle rapportait et qui servirait à cirer ses chaussures de cuir. Mais, sur son chemin, elle croisa un des marchands ambulants les plus attendus à Moncoutant : l'apothicaire, qu'on appelait aussi l'épicier. Gustave Barbé habitait Parthenay, une importante

ville située au sud-est, à dix lieues[2] de là, et considérée comme la capitale de la Gâtine poitevine[3]. Il faisait commerce dans plusieurs villages et lieux-dits de la région. De Parthenay, il montait jusqu'à Bressuire ou Moncoutant, où il faisait sa tournée hebdomadaire les jours de marché. Sa charrette regorgeait de mystères et de raretés qui faisaient la joie de tous les enfants. En effet, les galopins adoraient tenter de fouiner dans ses étalages, car on y trouvait des plantes magiques, des sels minéraux, des pierres colorées, des bols de fleurs séchées et aussi des substances animales amusantes telles que des dents de sanglier, des sabots d'âne ou de la gelée de vipère.

Monsieur l'apothicaire possédait aussi des ingrédients plus coûteux, comme des perles et des poudres de pierres précieuses. Pour se protéger des larrons, il conservait ces ingrédients rares dans un étui qu'il gardait près du corps et dont la bandoulière passait autour de son cou. Peu de gens connaissaient le contenu de cet étui et on aimait imaginer qu'il s'agissait de poudre de crâne humain ou de corne d'unicorne, de canines de vampire ou de poils provenant du visage d'une galipote. Monsieur Barbé faisait, bien sûr, tout en son pouvoir pour alimenter le mystère qui planait autour de sa fameuse sacoche de cuir.

Cette semaine-là, Barbé était attendu plus que jamais. En effet, la femme d'un tisserand guettait son arrivée avec une impatience irrépressible. Son mari souffrait de fièvres intenses et elle ne savait plus à quelle porte frapper. Plusieurs gens lui conseillaient d'aller consulter le médecin Landrieu, mais elle s'y refusait. *Pour qu'il prescrive des saignées à mon homme?* se disait-elle. *Jamais! D'abord, nous sommes beaucoup trop pauvres pour nous payer les services de monsieur le médecin. Les onguents et les pommades*

*de l'apothicaire, bien qu'un peu trop chers à mon goût, ont une excellente réputation. Il a guéri à deux reprises mon fils Louis, qui souffrait de maux de tête insupportables.*

En entendant le claquement des sabots d'un cheval sur la grand-route, la femme leva la tête, plissa les yeux et, la main au-dessus des sourcils, s'écria :

— Voilà monsieur l'épicier ! C'est bien lui, oui ?

Le cheval gris qui tirait une charrette fermée était reconnaissable au premier coup d'œil. Les gens s'approchèrent du chemin et se précipitèrent devant la pharmacie itinérante.

Gustave Barbé était un homme respecté qu'on considérait comme un savant. Il portait toujours un tablier vert et son visage anguleux était décoré d'une barbe grisonnante. Il approchait la soixantaine et son allure de vieux magicien lui donnait un air sage. Les enfants l'adoraient et se faisaient toujours une joie de l'aborder lorsque leur mère les envoyait à sa rencontre pour faire une commission.

En réalité, il faisait aussi le commerce des épices, des condiments et des aromates : sel, poivre, gingembre, camphre, cannelle, encens, fines herbes et bien d'autres produits. Sa marchandise était dispendieuse, mais nombreux étaient ceux qui étaient prêts à débourser quelques pièces de plus pour ces ingrédients thérapeutiques ou gastronomiques extraordinaires, dont une des vertus était de conserver plus longtemps la nourriture ou d'en corriger le goût.

— Mais laissez-moi passer ! dit le savant d'une voix tranquille. Si vous voulez de mes remèdes…

Bien que corpulente, la femme du tisserand réussit à se faufiler devant la foule qui l'avait précédée.

— Mais laissez-moi passer moi aussi ! Par la mordieu ! Il s'agit d'une urgence ! s'écria-t-elle. C'est mon mari qui est mourant !

Mérance s'arrêta devant la charrette de l'apothicaire, même si elle n'avait pas besoin de ses médicaments. Sa pharmacie personnelle était pleine, bien que ses simples[4] grisâtres fussent pour la plupart desséchés après les longs mois d'hiver. Mais elle vouait une admiration sans bornes à cet homme, qu'elle considérait plus comme un scientifique que comme un simple marchand. Elle enviait ses connaissances approfondies des plantes et rêvait de se perdre dans les énormes livres qu'il consultait parfois, même si elle ne savait pas lire. Elle n'avait jamais eu la chance de mettre les pieds dans sa boutique, l'apothicairerie *Au mortier d'or*, mais elle avait imaginé cet endroit des dizaines de fois dans ses rêvasseries.

Entre deux clients, Gustave Barbé aperçut la jeune fille en retrait de la file. Dès qu'elle croisa son regard, elle lui envoya la main. Il lui rendit gentiment son sourire.

Barbé savait que Mérance provenait d'une bonne famille. Au sein de la noblesse et d'une partie de la bourgeoisie, les jeunes filles profitaient d'une bonne éducation ; elles apprenaient la lecture et l'écriture, le tricot, le chant et la musique. Mérance faisait sans doute partie des privilégiées de cette classe sociale, selon l'apothicaire, qui sentait chez elle une intelligence hors du commun. En fait, chaque fois qu'elle lui avait acheté des produits, ce n'étaient jamais ni onguents, ni pommades, ni décoctions. Elle demandait des herbes et des simples, dont elle semblait connaître les caractéristiques et l'utilité, sans doute pour les intégrer à des recettes qu'elle préparait elle-même. Elle prenait toujours le temps de les renifler, de les tâter, de les examiner. Excepté la première fois qu'il l'avait rencontrée, il n'avait jamais douté de ses connaissances ni jamais eu à la mettre à garde. « Vous devez être prudent avec cet ingrédient, disait-il couramment à ses clients. S'il est mal utilisé, il

peut être très nocif pour la santé. » Mais cette jeune fille savait ce qu'elle faisait, il n'avait plus, à présent, aucun doute à ce sujet.

— Rien de nouveau cette semaine ? s'enquit une dame aux côtés de Mérance.

— Si, ma dame ! répondit-elle. Un maraîcher se vante de produire lui-même des produits exotiques.

— C'est vrai ? s'exclama-t-elle joyeusement.

— Oui, semble-t-il qu'il cultive le blé d'Espagne et le tabac.

Mérance se retourna vers la dame, mais elle s'éloignait déjà, à la recherche du marchand qui ferait son bonheur.

* * *

*Début mars 1684*

Depuis quelque temps, le gel au sol n'était plus qu'un souvenir. Les premières chaleurs du printemps devenaient de plus en plus agréables, même si le vent persistait encore à jeter son souffle glacé sur Moncoutant. La Sèvre nantaise ne traversait pas le village, mais celui-ci profitait de l'omniprésence de l'eau en raison des rivières, des ruisseaux et des étangs qui parsemaient la carte du pays. Bientôt, à la surface de ces étangs se promèneraient lentement des taches blanches. Les cygnes, rois des mares, étaient des oiseaux nobles qu'on ne se lassait pas d'admirer.

Penchée sur des pousses qui pointaient leur nez dans le milieu d'un pré qu'une taupe n'hésiterait pas à ravager, Mérance sentit la chaleur lui monter à la tête. La cueillette de plantes constituait pour elle un moment de détente inégalable, mais elle devait encore patienter.

— J'ai si chaud que je crois bien que je vais retirer mon mantelet !

Elle avait déjà rejeté son chapeau en arrière, laissant cascader les longues boucles de sa chevelure brun doré qu'elle n'avait pas coiffée.

— *Au mois d'avril, ne quitte pas un fil*, déclara Antoinette, sa meilleure copine, assise à même le sol humide.

— D'abord, nous ne sommes pas encore en avril, Toinette. Ensuite, tu es mal placée pour parler. Tu vas assurément attraper froid en t'assoyant sur la terre.

— Elle n'est plus gelée ni humide, se défendit la demoiselle en passant ses mains sur la surface du sol. De toute façon, j'ai à mes côtés la meilleure personne pour me soigner !

Le talent de son amie pour utiliser les plantes médicinales était en effet une sorte de don qu'elle avait hérité de sa mère. Mérance reçut le compliment avec plaisir. Son sourire dévoila deux profondes fossettes qui lui donnaient un air juvénile.

— Peut-être, mais, si tu continues à écraser ainsi les belles pousses sous ton gros derrière, je n'aurai pas de plantes pour te guérir, badina-t-elle, tout en examinant les têtes vert tendre d'une plante qui perçaient l'humus.

Antoinette exhala un soupir et s'étendit de tout son long dans le pré.

— Oh ! Du pissenlit ! s'exclama la fille du pasteur. Je me souviens d'en avoir cueilli ici l'été dernier.

— Mérance, viens t'asseoir un peu près de moi. Tu sais bien que, même si tu tires sur ces pousses, elles ne croîtront pas plus vite !

Mérance se redressa et fit quelques pas vers son amie.

— Tu as bien raison. Mais je suis si impatiente de garnir ma caisse à médicaments de simples tout frais ! Et que dire de mon coffre ! Presque tous mes ingrédients datent de plusieurs mois et j'ai bien peur qu'ils ne fassent plus effet.

Elle prit place près d'Antoinette, mais en ayant bien soin d'étendre d'abord son mantelet par terre pour s'asseoir dessus. Un bruant perché tout près rompit cet instant de silence d'un court babil.

— Tu sais, je t'ai aperçue au marché, jeudi dernier, déclara Antoinette.

— Et tu n'es pas venue me saluer ?

— Non, je ne voulais pas t'interrompre.

— M'interrompre ?

— Oui, t'interrompre dans ta grande contemplation d'Édouard !

— Édouard ? s'étonna Mérance.

— Ah ! Ne me fais pas croire que tu ne sais pas de qui je parle ! roucoula-t-elle. Édouard, le beau maraîcher ! Je t'ai vue flâner près de son étal pendant un bon moment.

— J'avais besoin d'oignons ! se justifia son amie.

— Peut-être, mais des oignons, normalement, ça fait pleurer, et non rosir !

Piquée par ces taquineries, Mérance s'apprêta à se lever, mais Antoinette la retint par le bras.

— Reste assise, voyons ! Pourquoi te défiles-tu dès qu'on parle de garçons ?

— Je te l'ai dit au moins cent fois : parce que c'est un sujet qui ne m'intéresse pas.

— Je ne te crois pas. Toutes les filles ressentent des papillons pour un garçon un jour ou l'autre.

— Insinues-tu donc que je ressens des papillons pour Édouard Paurion ? C'est un homme marié !

— Et puis après ?

— Il a trois enfants ! s'offusqua Mérance.

— Mais encore ?

La jeune femme s'était levée pour de bon. Antoinette la suivit des yeux.

— Mérance, tu sais bien que les papillons dans le ventre et les rougeurs au visage, on ne choisit pas où ni devant qui ça survient ! Tu rougis comme une pivoine

quand tu es près d'Édouard Paurion. Tant mieux pour toi ! Ça démontre seulement que ton sang peut bouillonner devant un bel homme.

La fille du pasteur remit son mantelet. Des nuages cachaient à présent le soleil, sans doute aux prises avec le même inconfort qu'elle.

— Je trouve ça plutôt injuste. À seize ans, c'est la première fois que je ressens quelque émoi devant un garçon, et je tombe sur un homme marié.

— Bon, tu l'avoues enfin ! Mais ne t'en fais pas ! Dieu a inventé les pères, qui viennent souvent à notre rescousse pour nous imposer leurs préférences en matière de prétendants…

Un nuage passa cette fois dans les yeux d'Antoinette. Mérance sentit la pointe de désarroi qui envahissait son cœur.

— Tu n'as pas réussi à le faire changer d'idée ?

Antoinette fit non de la tête et ses traits prirent une expression de dépit.

— Je ne sais plus quoi inventer pour le convaincre. J'aime Gaston de tout mon cœur, mais papa ne veut pas en entendre parler. Il s'entête à me présenter ce teinturier, monsieur Favreau. Je ne peux me faire à l'idée de passer le restant de mes jours avec un veuf à la peau tachée de couleurs, qui a déjà deux enfants par surcroît !

— Et les fréquentations ? Il y a toujours des chances que ce soit un désastre et que tu ne t'entendes pas avec ce monsieur Favreau.

— J'aimerais le croire, mais je ne pense pas que mon père soit aussi compréhensif que le tien le serait et, crois-moi, il n'a qu'une idée en tête : me trouver un homme travaillant qui sait faire vivre sa famille. Constant Favreau a déjà fait ses preuves en élevant seul ses deux filles, sans cesser de faire son métier. Mais je crois qu'il a hâte de trouver une mère à ses enfants. Il est à bout.

La voix d'Antoinette se brisa sur ces derniers mots et elle fondit en larmes. Mérance l'enlaça et lui frotta le dos un moment pour la calmer.

— S'il n'y avait pas Gaston, je me ferais peut-être à l'idée, mais mon cœur est déjà pris.

Mérance garda ses pensées pour elle-même. Du plus loin qu'elle se souvenait, Antoinette avait toujours couru les garçons. Gaston était le dernier d'une longue liste d'amoureux. Il y avait quelques mois à peine, ce n'était qu'un abruti qui passait son temps libre à flâner près de l'auberge Druon. Cela dit, Mérance ne pouvait imaginer sa meilleure amie mariée à un homme dont elle n'était pas amoureuse. Elle pensa qu'elle pourrait tenter de convaincre le père d'Antoinette, si besoin était.

— Si on rentrait ? Il fait plus frais, maintenant, suggéra-t-elle en levant ses yeux brun foncé vers le ciel, où les nuages gris souris cachaient toujours le soleil.

Antoinette acquiesça en reniflant.

— Finalement, les histoires de garçons, ça finit toujours par être compliqué, déclara-t-elle. Je t'envie d'avoir un rêve.

— Même un rêve inaccessible ? Mon père serait peut-être plus ouvert s'il s'agissait de me marier, mais, pour ce qui est de devenir guérisseuse et de soigner les gens par les plantes, on repassera.

Les deux adolescentes échangèrent un sourire timide. L'une comme l'autre, elles éprouvaient du vertige devant leur avenir. Y avait-il la moindre possibilité que leur voix soit entendue ?

* * *

— Tu n'es pas ma mère ! cria Bernard dans un élan de colère.

Il détestait sa sœur Mérance lorsqu'elle prenait son air de grande personne. Depuis que leur mère était décédée en donnant naissance à son dernier enfant, un fils mort-né, l'atmosphère avait bien changé chez

les Duvernay. Alors âgée de treize ans, Mérance avait basculé du jour au lendemain de l'enfance dans le monde adulte. Bien que la famille Duvernay profitât des services d'une bonne, l'aînée remplaçait la mère et elle prenait au sérieux son nouveau rôle. Elle dirigeait la maisonnée comme Mathilde l'avait toujours fait de son vivant ; elle prenait soin de son frère Bernard et de ses sœurs Florence et Laure ; elle veillait à ce que Samuel, son père, soit toujours satisfait de la bonne marche de la maison. Ainsi, elle avait vite appris à faire passer ses besoins après ceux des autres. Sa générosité était aussi grande que son cœur.

— Mais je ne prétends pas être ta mère, Bernard ! Je veux seulement que tu te prépares à aller te coucher.

— Laisse tomber, je m'en occupe, intervint doucement Samuel.

Il badina en s'adressant à son fils unique :

— Allais-tu vraiment te mettre au lit sans me faire la bise, petit chevalier ?

Bernard fit une fausse moue qui creusa une délicieuse fossette dans une seule de ses joues et s'élança vers son père, assis dans la chaise à bascule, en brandissant son épée de bois.

— À l'attaque ! Moult me tarde[5] ! s'écria-t-il de sa petite voix de jeune garçon.

Comme frappé à mort, Samuel feignit de s'écrouler sur le sol.

— Mais non, père ! Vous n'êtes pas mort ! C'était une attaque de bisous !

L'enfant plaqua une série de baisers bruyants sur la barbe naissante de son père. Attendries, Florence et Laure, qui étaient occupées à confectionner des vêtements pour la poupée de la cadette, observaient la scène sans oser y prendre part. Mérance hésitait elle aussi, tentée de participer à ce duel d'affection. Lorsqu'elle

croisa le regard pétillant de Florence, elle comprit que la plus grande bataille de baisers de tous les temps allait avoir lieu à l'instant même chez les Duvernay.

Avec des fous rires et des cris aigus, les trois sœurs se précipitèrent à leur tour sur leur père, étendu de tout son long sous l'apprenti chevalier. La scène dura jusqu'à ce que Céline, la domestique, intervienne.

— Assez ! Assez, les enfants ! cria-t-elle en aidant les deux plus vieilles à se relever.

Samuel riait de bon cœur.

— Céline a raison. À un contre quatre, je ne m'en sortirai pas !

— Et puis, c'est l'heure ! fit Céline en pointant l'escalier qui menait aux chambres à coucher.

Florence, Bernard et Laure filèrent à l'étage en criant de joyeux « bonne nuit » à travers la maison. Mérance demeura au salon. Elle veillait plus tard que les jeunes. Quand elle n'aidait pas Céline à nettoyer les pièces principales, elle s'occupait à quelque loisir.

Son père avait repris sa place dans sa chaise à bascule. Il se tenait toujours les côtes d'avoir trop ri sous les chatouilles de ses enfants. Peu à peu, il reprit son sérieux. Mérance le surprit alors à observer en lissant sa moustache le portrait de Mathilde que son grand-oncle Réginald, un peintre portraitiste, avait réalisé. L'expression du pasteur était indéchiffrable.

La peine qui avait habité son père après le décès de sa femme n'avait pas échappé à son aînée. Il avait caché sous une fausse bonne humeur une tristesse qu'on pouvait percevoir dans l'éclat parfois terne de son regard. Le souvenir de la disparue hantait encore la demeure des Duvernay. Pourtant, Samuel n'en parlait presque jamais, mais Mérance ressentait toujours un malaise lorsqu'il en était question. Après le décès de Mathilde, son époux s'était longtemps enfermé dans le mutisme et elle n'avait jamais compris tout à fait ce

qui s'était passé ce jour-là. Quand elle avait posé des questions à ce sujet, on lui avait toujours répondu qu'elle était trop jeune pour savoir ou comprendre. Elle savait par contre qu'elle-même ressemblait beaucoup à sa mère, tant physiquement que par ses traits de personnalité : sa générosité et son don de soi. Tout le monde le lui rappelait sans cesse. Parfois, elle se demandait si cette ressemblance faisait souffrir son père. Heureusement, il suffisait d'un câlin, d'un éclat de rire de ses enfants pour qu'il retrouve son sourire.

Pour l'heure, en regardant attentivement le portrait de sa femme sur le mur du salon, il replongeait dans de lointains souvenirs. Il voyait sa vie défiler devant lui. Tout jeune, il avait perdu ses parents dans une épidémie de phtisie et en avait toujours gardé rancune aux bonnes femmes, ces soi-disant guérisseuses. Il continuait de croire qu'un médecin aurait pu sauver ses parents, alors que la sorcière ignorante qui avait tenté de les soigner n'avait rien pu faire contre le mal. Devenu orphelin, il avait été recueilli par un pasteur, dont il s'était juré de suivre les traces pour prêcher la vérité. Il était devenu pasteur à son tour, un peu pour éliminer les menteurs et les imposteurs, beaucoup pour recueillir les agneaux égarés, comme si son talent pour rassembler les foules pouvait atténuer le deuil qu'il portait toujours. Il avait patiemment étudié les Saintes Écritures, appris à aimer l'homme malgré ses défauts, perfectionné l'art oratoire.

Mais le destin avait sans cesse mis des écueils sur sa route. Sans le savoir, il avait épousé une guérisseuse, une sorcière ! Longtemps fâché contre son Dieu qui ne lui simplifiait pas la vie, il avait fini par accepter son sort en se disant que, si cette femme aux pouvoirs particuliers se trouvait sur son chemin, c'était parce qu'elle avait besoin d'être guidée par sa lumière. Il s'était activé à ramener

la brebis égarée au troupeau en la confinant sévèrement au presbytère, où elle était astreinte aux tâches domestiques. Mais, au bout du compte, il avait échoué.

Il se remémora pour la énième fois la mort de sa femme. Un vif sentiment de remords l'envahit, lui donna le tournis et lui fit détourner le regard du portrait. Il s'accrochait désormais à ce qu'il avait de plus précieux : ses enfants.

Il fixait son aînée, qui ignorait les détails du drame de son enfance ainsi que ceux entourant le décès de Mathilde. Il savait que Mérance lui vouait un profond respect. Si tout allait bien avec elle, il n'aurait pas à s'inquiéter.

Les flammes des bougies créaient un jeu d'ombres et de lumières qui se mouvaient sur les murs de la pièce. Mérance avait terminé le ménage. Assise sur une chaise rembourrée, elle regardait les images d'un livre de contes que son parrain Prosper lui avait offert plusieurs années auparavant. C'était le seul livre qu'elle avait le droit de feuilleter, outre la Bible, dont les textes demeuraient pour elle un mystère. Son père refusait toujours de lui apprendre à lire, ce qui l'exaspérait au plus haut point. C'était un père aimant, mais, comme tout père, il avait ses défauts. Il refusait d'enseigner la lecture à ses filles, réservant cette connaissance à Bernard, pour qui il souhaitait une vocation religieuse. Mérance n'avait jamais su la raison de cet entêtement, mais elle se doutait que Samuel considérait que les filles devaient être maintenues dans la plus grande ignorance, pour mieux se soumettre à l'autorité maritale le moment venu. C'était ce qu'elle avait déduit de ses nombreuses conversations sur le sujet avec son amie Antoinette, illettrée elle aussi. À ces occasions, elle exprimait son profond mécontentement.

Son ignorance la frustrait plus qu'elle ne l'affichait dans sa famille. Au sein de l'Église protestante, on

encourageait la lecture des Saintes Écritures dans le but de fortifier la femme et de la conduire à la vérité du message divin. La femme réformée[6] devait faire la promotion de la sagesse et de la raison par le biais de lectures religieuses, de notions élémentaires de sciences et de règles de civilité. Le reste n'était que le fruit d'une ambition mal placée, qui avait pour effet d'inspirer à la femme des sentiments d'orgueil et de l'induire à la vantardise, deux qualités qui ne lui seyaient pas bien. Pourtant, plusieurs femmes de l'Église réformée ne savaient pas lire et devaient se contenter d'apprendre certains versets par cœur. Mérance faisait partie de celles-là.

— Vous savez que le père d'Antoinette entend la promettre à Constant Favreau, un teinturier habitant à La Burelière ? demanda Mérance.

Elle cherchait à connaître son opinion sur le sujet en prétextant un simple bavardage.

— J'en ai eu vent, en effet. Je dois dire que ce n'est pas une mauvaise idée. C'est assurément un très bon parti. Tu sais comme le commerce du drap de laine est florissant dans la région ! La tiretaine[7] moncoutantaise est réputée partout dans le royaume.

— Père ! s'insurgea Mérance. Je ne vous parle ni d'économie ni d'industrie textile !

Samuel soupira d'ennui.

— Antoinette n'est-elle pas d'accord ?

— Vous savez qu'elle est éprise de Gaston…

— C'est vrai. Mais ce Gaston, n'est-ce pas le flâneur qu'on voit à toute heure du jour à l'auberge ? Il ne semble pas avoir de grandes ambitions.

— Peut-être, mais il est encore jeune.

— Ce n'est pas en vagabondant ainsi qu'on se prépare un bel avenir. Le teinturier, lui, ce monsieur

Favreau, il tient commerce et a toujours bien entretenu sa famille. Antoinette serait en de bien meilleures mains auprès de ce veuf.

— Mais, père, c'est de Gaston que Toinette est amoureuse !

— Ma douce Mérance, dit-il pour tenter de la calmer, tu sais bien que, dans tout mariage, l'amour n'est pas essentiel. Du moins, pas dès le début.

Elle fronça un sourcil de perplexité.

— Vraiment ?

— Bien sûr ! Un mariage, ça se construit. C'est comme une maison : on doit l'établir sur des bases solides, de bonnes fondations, de bonnes poutres et un toit fiable. La dentelle et l'argenterie, ça vient après, avec les années, à mesure qu'on amasse le fruit de son labeur.

— Vous voulez dire que, lorsque vous avez épousé mère, vous n'étiez pas amoureux d'elle ? demanda Mérance, étonnée.

— J'aimais déjà Mathilde, mais nos sentiments se sont renforcés avec le temps. Ce sera pareil pour Antoinette.

— Ce n'est pas comparable, se défendit-elle. Le cœur de Toinette appartient déjà à quelqu'un d'autre !

Samuel croisa les jambes, toujours calé dans la chaise à bascule. Il émit un petit rire devant la naïveté de sa fille.

— Son cœur appartient déjà à quelqu'un d'autre ! répéta-t-il en levant les yeux au ciel. Mais tu sais bien, mon enfant, que le cœur d'Antoinette change souvent d'idée ! Elle parle constamment de garçons et il me semble que les prénoms changent avec les saisons.

Mérance demeura coite. Pour le coup, son père n'avait pas tort. Encouragé par son silence, Samuel ajouta :

— Elle s'y fera, ne t'en fais pas ! Ce n'est pas la première fille à passer par là, voyons !

Mérance demeura pensive. Elle avait une idée plus claire de l'opinion de son père sur les mariages arrangés par les parents, mais elle se demandait s'il oserait lui imposer un mari à elle, que son cœur fût déjà pris ou non. Au bout d'un long moment, elle se résolut à en avoir le cœur net.

— À quoi dois-je m'attendre, alors ?

— Que veux-tu dire, ma fille ?

— Me forceriez-vous à me marier avec un homme que je n'aime pas ?

Samuel laissa couler un doux rire, mais il dut tout de même réfléchir avant de répondre.

— Pour le moment, je ne crois pas que tu aurais un problème à choisir entre deux prétendants. Je me trompe ?

Mérance rougit. Certes, aucun garçon n'occupait ses pensées. En tout cas, aucun qu'elle eût pu espérer fréquenter. Néanmoins, elle n'aimait pas qu'on aborde ses sentiments. Cela la gênait. Tant qu'il s'agissait de son amie Antoinette, ça ne l'engageait pas et c'était très bien ainsi. Elle fit à nouveau silence. Au bout d'un temps, inquiet, Samuel s'avança sur sa chaise et demanda :

— Aurais-tu donc un prétendant ?

— Bien sûr que non ! soupira-t-elle, de plus en plus mal à l'aise.

— Tu as seize ans. Comme Antoinette, tu es en âge de te marier, pourtant.

Elle ouvrit grand les yeux. Elle était prise au piège. Elle n'avait pas prévu que la conversation prendrait cette tournure.

— Qui s'occuperait de la maison si je partais, papa ? Qui ferait les courses ? Qui prendrait soin de Flo, de Bernard et de Laure ?

— Je serais le premier à être peiné si tu devais quitter le presbytère, mais tu partirais pour vivre ta vie. Tôt ou tard, tu devras quitter le nid et voler de tes propres ailes.

— Je ne suis pas pressée…

Songeuse, elle tourna son regard vers la fenêtre. Elle était terrorisée par l'idée du mariage, dont la définition juridique ne pourrait manquer de sceller son avenir. Au fond, fille ou épouse, la femme était mineure ; rien ne pouvait la soustraire ni à l'autorité paternelle ni à la domination maritale, sauf peut-être un célibat prolongé. Mariée, elle serait encore moins maîtresse de sa destinée qu'elle ne l'était dans sa famille ; elle devrait se soumettre à son mari en tout.

Elle se demandait souvent si elle parviendrait à plier tout à fait l'échine devant un homme, fût-il l'amour de sa vie. Elle caressait ce rêve secret de prendre métier et de servir autrui ; elle rêvait de devenir guérisseuse, mais son père l'ignorait et elle n'allait pas lui révéler son projet. Il n'accepterait jamais qu'elle s'engage dans cette voie. Quant à la vocation religieuse, elle lui permettrait certes de servir autrui, mais elle ne l'envisageait d'aucune manière, tout simplement parce qu'elle ne croyait pas au « bon » Dieu…

Samuel se leva et s'approcha d'elle.

— Allez, cesse de te faire du souci. Je suis certain que tu trouveras bientôt un bon mari et que tu auras une belle vie, dit-il tendrement en lui caressant le front de la main. Bonne nuit !

Sur ce, il prit un bougeoir et monta à l'étage. Les yeux toujours rivés sur la fenêtre, Mérance sentit sa vue s'embrouiller par des larmes. Elle décida de fermer les volets, mais avant, elle tendit son visage dans la nuit comme on porte sa main à un tissu soyeux. Des boucles rebelles collaient sur son front humide. Son pâle visage, qui conservait un peu des rondeurs de l'enfance, cherchait dans les ténèbres une réponse à ses interrogations de jeune femme.

La nuit sombre et fraîche était invitante. Elle s'y sentait attirée, appelée. Encore quelques instants et elle s'y faufilerait. Elle aimait sa pénombre bleutée, animée par la lueur de la lune. Chaque fois que l'astre était rond et plein, sa mère avait l'habitude de faire un vœu ; Mérance l'imita. Elle entendit Céline qui passait derrière elle pour aller se coucher.

Plus tard, en prenant bien soin de ne pas faire de bruit, Mérance ferma son livre. Elle fit le tour des chambres et constata que les plus jeunes s'étaient laissés glisser dans un sommeil profond. Samuel dormait également comme un loir. Elle ne partait que pour quelques heures. Avant de sortir, elle fouilla dans son coffre personnel, qu'elle gardait toujours fermé à clef, pour y prendre quelques effets. Ensuite, elle souffla les chandelles, mais emporta un bougeoir allumé. En se dirigeant vers les boisés, elle prit garde, comme toujours, de ne pas se faire remarquer. Une chauve-souris passa au-dessus de sa tête. Tout près, un hibou moyen duc la mit en garde en sifflant un « wupp wupp ». Deux jeunes lunatiques approchaient ; elle se cacha à temps derrière un bosquet en réprimant de ses deux mains le halo de son bougeoir.